

## Préface

**Q**ue maman soit le mot le plus prononcé au monde, qui s'en étonnerait ? Ce vocable enfantin tire son origine du latin et du grec : *mamma*, dans ces deux langues, veut dire « sein ». On voit là le rapport très intime de l'enfant à sa génitrice. Lien indéfectible, quelles que soient les circonstances, la distance, les séparations ou les querelles, lien fusionnel à l'image du cordon qui, neuf mois durant, rattache le fœtus à sa mère, afin de ne former qu'un.

La mère restera toujours la maman, celle qui donne le jour et accompagne ses enfants sur le chemin de la vie. On ne connaît pas de pays, de tribu, de groupe où les mères se désintéresseraient de leurs enfants – et des enfants en général –, ou dont les enfants abandonneraient leur mère. De tout temps, dans tout pays, toute religion, les mères ont été et sont aimées, respectées, écoutées et protégées. D'un bout à l'autre de la terre, on les chérit, on les vénère, on s'en souvient. Pas seulement parce qu'elles donnent la vie, mais parce qu'elles sont la vie, le souffle, la douceur, la tendresse, le geste qui apaise, le mot qui rassure, la mamelle qui rassasie. « L'amour seul fait plier les genoux d'un homme devant une mère », écrivait George Sand.

La mère est celle par qui tout commence et à qui tout revient. « Quel serait votre plus grand malheur ? » À cette question, Proust répond sans l'ombre d'un doute : « Être séparé de maman » – lui qui longtemps ne put s'endormir avant l'immuable rituel du baiser délicatement posé par celle dont il restait

*inconsolable. Alexandre Dumas fils le disait: «Si jeune que l'on soit, le jour où l'on perd sa mère, on devient vieux tout à coup.»*

*Les mamans ont été honorées par les plus grands. Pas un auteur, un artiste, un poète qui n'ait célébré l'amour maternel, ce lien invisible mais palpable, impalpable mais visible qui unit éternellement une mère à son enfant. Et réciproquement. «Une maîtresse est celle qu'on aime le plus, disait John Petit Senn; une femme, celle qu'on aime le mieux; une mère, celle qu'on aimera toujours.»*

*Et, lorsqu'il est trop tard, les souvenirs affluent, souvent heureux, parfois nostalgiques; le temps fait son œuvre, efface les scories pour exalter les bons moments – un mot, un regard, un détail insignifiant, la promenade du dimanche ou la saveur de la tarte aux pommes et à la cannelle, amoureusement préparée un mercredi après-midi...*

*Ce devrait être tous les jours la fête des mamans, mais aussi celle de la femme qu'elles ne cessent d'être. Car elles furent elles-mêmes enfants, jeunes filles, puis épouses ou compagnes, avant de mettre au monde l'objet de toutes leurs attentions. Et que de combats, de luttes acharnées pour n'être plus confinées au rôle parfois ingrat de simple maîtresse de maison!*

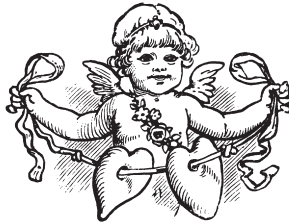
*Pour célébrer nos chères mamans comme il se doit, ce petit livre rassemble des poèmes, des lettres et des compliments, très en vogue au XIX<sup>e</sup> siècle, qui sont autant de déclarations d'amour.*

Joseph VEBRET

## *Les bienfaits d'une mère*

[...] Eh! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère!  
À peine nous ouvrons les yeux à la lumière,  
Que nous recevons d'elle en respirant le jour  
Les premières leçons de tendresse et d'amour.  
Son cœur est averti par nos premières larmes;  
Nos premières douleurs éveillent ses alarmes.  
Sous les plus douces lois nous croissons près de vous,  
Et c'est dès le berceau que vous réglez sur nous. [...]

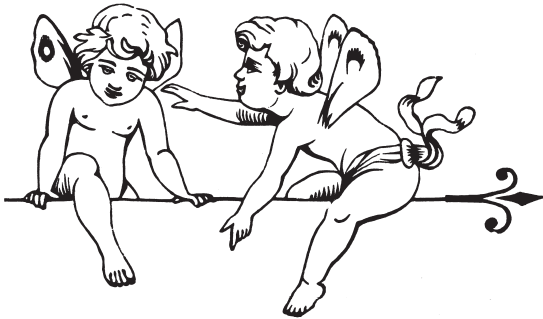
Jean-François DUCIS (1733-1816)  
*Œdipe chez Admète*



## *La mère et ses deux fils*

Écoutez un mot, mes amis,  
Qui me paraît plein de tendresse.  
D'une veuve entre ses deux fils,  
L'un de huit ans, l'autre de dix,  
Les soins se partageaient sans cesse.  
À leur mère, ces fils chéris  
Rendaient caresse pour caresse.  
«Maman, lui dit un jour l'aîné,  
Vous m'avez sûrement donné  
Des preuves d'un amour extrême ;  
Malgré tout votre attachement,  
Vous ne pouvez pas cependant  
M'aimer autant que je vous aime.  
— Quoi! mon fils, de mes sentiments  
Méconnais-tu le caractère?  
— Non, mais vous avez deux enfants ;  
Moi, je n'ai qu'une tendre mère.»

LOUIS PHILIPON DE LA MADELAINE (1734-1818)



## *La mère, l'enfant et les sarigues*

Vous, de qui les attraits, la modeste douceur,  
Savent tout obtenir et n'osent rien prétendre,  
Vous que l'on ne peut voir sans devenir plus tendre,  
Et qu'on ne peut aimer sans devenir meilleur,  
Je vous respecte trop pour parler de vos charmes,  
De vos talents, de votre esprit...  
Vous aviez déjà peur ; bannissez vos alarmes,  
C'est de vos vertus qu'il s'agit.  
Je veux peindre en mes vers des mères le modèle,  
Le sarigue, animal peu connu parmi nous,  
Mais dont les soins touchants et doux,  
Dont la tendresse maternelle,  
Seront de quelque prix pour vous.  
Le fond du conte est véritable :  
Buffon m'en est garant ; qui pourrait en douter ?  
D'ailleurs tout dans ce genre a droit d'être croyable,  
Lorsque c'est devant vous qu'on peut le raconter.

« Maman », disait un jour à la plus tendre mère  
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,  
« Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,  
Se promène avec ses petits ?  
Il ressemble au renard. — Mon fils, répondit-elle,  
Du sarigue c'est la femelle ;  
Nulle mère pour ses enfants  
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.  
La nature a voulu seconder sa tendresse,  
Et lui fit près de l'estomac  
Une poche profonde, une espèce de sac,  
Où ses petits, quand un danger les presse,  
Vont mettre à couvert leur faiblesse.

Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir.»  
L'enfant frappe des mains ; la sarigue attentive  
Se dresse, et, d'une voix plaintive,  
Jette un cri ; les petits aussitôt d'accourir,  
Et de s'élancer vers la mère,  
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.  
La poche s'ouvre, les petits  
En un moment y sont blottis,  
Ils disparaissent tous ; la mère avec vitesse  
S'enfuit emportant sa richesse.  
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :  
« Si jamais le sort t'est contraire,  
Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils :  
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère. »

Jean-Pierre CLARIS DE FLORIAN (1755-1794)

*Fables*



## *L'enfant et le miroir*

Un enfant élevé dans un pauvre village  
Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir  
Un miroir.  
D'abord il aima son image ;  
Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,  
Et même d'un être plus grand,  
Il veut outrager ce qu'il aime,  
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.  
Alors son dépit est extrême ;  
Il lui montre un poing menaçant,  
Il se voit menacé de même.  
Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,  
Battre cette image insolente ;  
Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente ;  
Et, furieux, au désespoir,  
Le voilà devant ce miroir,  
Criant, pleurant, frappant la glace.  
Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,  
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :  
N'as-tu pas commencé par faire la grimace  
À ce méchant enfant qui cause ton dépit ?  
— Oui. — Regarde à présent : tu souris, il sourit ;  
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même ;  
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus :  
De la société tu vois ici l'emblème ;  
Le bien, le mal, nous sont rendus.

Jean-Pierre CLARIS DE FLORIAN (1755-1794)

*Fables*

## *Sa mère est près de lui*

Et, comme les aiglons, qui, cédant à l'envie  
De mesurer les cieux dans leur premier essor,  
Exercent près du nid leur aile faible encor,  
Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,  
Il commence l'essai de ses forces naissantes.  
Sa mère est près de lui ; c'est elle dont le bras,  
Dans leur débile effort, aide ses premiers pas.  
Elle suit la lenteur de sa marche timide ;  
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide ;  
Elle devient son maître, au moment où sa voix  
Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois :  
« Ma mère » est le premier qu'elle l'enseigne à dire.  
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaie à lire ;  
Elle épelle avec lui dans un court entretien,  
Et redevient enfant pour instruire le sien.  
D'autres guident bientôt sa faible intelligence,  
Leur dureté punit sa moindre négligence,  
Quelle est l'âme où son cœur épanche ses tourments ?  
Quel appui cherche-t-il contre les châtiments ?  
Sa mère ! elle lui prête une sûre défense,  
Calme ses maux légers, grands chagrins de l'enfance,  
Et sensible à ses pleurs, prompte à les essuyer,  
Lui donne les hochets qui les font oublier.  
Le rire dans l'enfance et toujours près des larmes.  
[...]

Jean-Baptiste-Gabriel LEGOUVÉ (1764-1812)  
*Mérite des femmes*



## *Stance à ma fille*

Ma chère enfant, viens, écoute ta mère,  
De ses leçons garde le souvenir ;  
De la raison si le flambeau t'éclaire,  
Tu fixeras ton sort pour l'avenir.  
Que la pudeur soit ta seule parure ;  
Redoute l'art et la frivolité :  
La vérité convient à la nature ;  
Le talent seul ajoute à la beauté.  
Quand le matin tu vois briller la rose,  
Songe qu'au soir elle n'existe plus ;  
Un seul moment de la beauté dispose,  
On est toujours belle avec des vertus.  
Si le malheur te suit dans ta carrière,  
Arme ton cœur d'une noble fierté ;  
On est timide alors qu'on désespère,  
Un front serein brave l'adversité.  
Mais si le ciel t'accordait l'opulence,  
Et des jours purs par les plaisirs tracés,  
Ouvre ton âme à l'honnête indigence,  
Et que ses pleurs par toi soient effacés.  
Sois toujours douce, honnête, affable et sage ;  
D'une coquette évite l'art flatteur ;  
Que la candeur peinte sur ton visage  
Fasse juger des vertus de ton cœur.  
Puissé-je dire, à mon heure dernière :  
De tout danger j'ai sauvé mon enfant !  
Je finirai sans regret ma carrière,  
Si je te laisse heureuse en expirant.

Marie-Victorine PERRIER (1780-1820)

*Lectures d'octobre*

## *L'oreiller d'une petite fille*

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,  
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi!  
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,  
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi!

Beaucoup, beaucoup d'enfants, pauvres et nus, sans  
[mère,  
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir;  
Ils ont toujours sommeil, ô destinée amère!  
Maman! douce maman! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges  
Qui n'ont pas d'oreiller, moi, j'embrasse le mien.  
Seule, dans mon doux nid qu'à tes pieds tu  
[m'arranges,  
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien.

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première  
De l'aube; au rideau bleu c'est si gai de la voir!  
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière:  
Donne encore un baiser, douce maman! Bonsoir!

Dieu des enfants! le cœur d'une petite fille,  
Plein de prière (écoute!), est ici sous mes mains  
On me parle toujours d'orphelins sans famille:  
Dans l'avenir, mon Dieu, ne fais plus d'orphelins!

Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,  
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir.  
Mets, sous l'enfant perdu que la mère abandonne,  
Un petit oreiller qui le fera dormir!

Marceline DESBORDES-VALMORE (1786-1859)  
*Les Pleurs*

## *Dormeuse*

Si l'enfant sommeille,  
Il verra l'abeille,  
Quand elle aura fait son miel,  
Danser entre terre et ciel.

Si l'enfant repose,  
Un ange tout rose,  
Que la nuit seule on peut voir,  
Viendra lui dire : « Bonsoir. »

Si l'enfant est sage,  
Sur son doux visage,  
La Vierge se penchera,  
Et longtemps lui parlera.

Si mon enfant m'aime,  
Dieu dira lui-même :  
J'aime cet enfant qui dort ;  
Qu'on lui porte un rêve d'or.

Fermez ses paupières,  
Et sur ses prières,  
De mes jardins pleins de fleurs  
Faites glisser les couleurs.

Ourlez-lui des langes,  
Avec vos doigts d'anges,  
Et laissez sur son chevet,  
Pleuvoir votre blanc duvet.

Mettez-lui des ailes  
Comme aux tourterelles,  
Pour venir dans mon soleil,  
Danser jusqu'à son réveil !

Qu'il fasse un voyage,  
Aux bras d'un nuage,  
Et laissez-le, s'il lui plaît,  
Boire à mes ruisseaux de lait!

Donnez-lui la chambre  
De perles et d'ambre,  
Et qu'il partage en dormant,  
Nos gâteaux de diamant!

Brodez-lui des voiles,  
Avec mes étoiles,  
Pour qu'il navigue en bateau,  
Sur mon lac d'azur et d'eau!

Que la lune éclaire,  
L'eau pour lui plus claire,  
Et qu'il prenne au lac changeant,  
Mes plus fins poissons d'argent!

Mais je veux qu'il dorme,  
Et qu'il se conforme,  
Au silence des oiseaux  
Dans leurs maisons de roseaux!

Car si l'enfant pleure,  
On entendra l'heure,  
Tinter partout qu'un enfant,  
A fait ce que Dieu défend!

L'écho de la rue,  
Au bruit accourue,  
Quand l'heure aura soupiré  
Dira : L'enfant a pleuré!

Et sa tendre mère,  
Dans sa nuit amère,  
Pour son ingrat nourrisson,  
Ne saura plus de chanson!

S'il brame, s'il crie,  
Par l'aube en furie,  
Ce cher agneau révolté,  
Sera peut-être emporté!

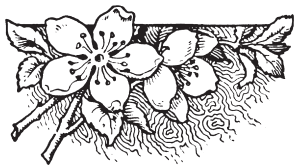
Un si petit être,  
Par le toit peut-être,  
Tout en criant, s'en ira,  
Et jamais ne reviendra!

Qu'il rôde en ce monde,  
Sans qu'on lui réponde;  
Jamais l'enfant que je dis,  
Ne verra mon paradis!

Oui! mais s'il est sage,  
Sur son doux visage,  
La Vierge se penchera,  
Et longtemps lui parlera!

Marceline DESBORDES-VALMORE (1786-1859)

*Pauvres fleurs*



## *Quand je pense à ma mère*

Ma mère est dans les cieux, les pauvres l'ont bénie ;  
Ma mère était partout la grâce et l'harmonie.

Jusque sur ses pieds blancs, sa chevelure d'or  
Ruisselait comme l'eau, Dieu ! J'en tressaille encor !

Et quand on disait d'elle : « Allons voir la Madone »,  
Un orgueil m'enlevait, que le ciel me pardonne !

Ce tendre orgueil d'enfant, ciel ! pardonnez-le nous :  
L'enfant était si bien dans ses chastes genoux !

C'est là que j'ai puisé la foi passionnée  
Dont sa famille errante est toute sillonnée.

Mais jamais ma jeune âme en regardant ses yeux,  
Ses doux yeux même en pleurs, n'a pu croire qu'aux  
[cieux.

Et quand je rêve d'elle avec sa voix sonore,  
C'est au-dessus de nous que je l'entends encore.

Oui, vainement ma mère avait peur de l'enfer,  
Ses doux yeux, ses yeux bleus n'étaient qu'un ciel  
[ouvert.

Oui, Rubens eût choisi sa beauté savoureuse  
Pour montrer aux mortels la Vierge bienheureuse.

Sa belle ombre qui passe à travers tous mes jours,  
Lorsque je vais tomber me relève toujours.

Toujours entre le monde et ma tristesse amère,  
Pour m'aider à monter je vois monter ma mère !

Ah! l'on ne revient pas de quelque horrible lieu.  
Et si tendre, et si mère, et si semblable à Dieu!

On ne vient que d'en haut si prompte et si charmante  
Apaiser son enfant dont l'âme se lamente.

Et je voudrais lui rendre aussi l'enfant vermeil  
La suivant au jardin sous l'ombre et le soleil;

Ou, couchée à ses pieds, sage petite fille,  
La regardant filer pour l'heureuse famille.

Je voudrais, tout un jour oubliant nos malheurs,  
La contempler vivante au milieu de ses fleurs!

Je voudrais, dans sa main qui travaille et qui donne,  
Pour ce pauvre qui passe aller puiser l'aumône.

Non, Seigneur! sa beauté, si touchante ici-bas,  
De votre paradis vous ne l'exilez pas!

Ce soutien des petits, cette grâce fervente  
Pour guider ses enfants si forte, si savante,

Vous l'avez rappelée où vos meilleurs enfants  
Respirent à jamais de nos jours étouffants.

Mais moi, je la voulais pour une longue vie  
Avec nous et par nous honorée et suivie,

Comme un astre éternel qui luit sans s'égarer.  
Que des astres naissants suivent pour s'éclairer.

Je voulais jour par jour, adorante et naïve,  
Vous contempler, Seigneur! dans cette clarté vive...

Elle a passé! Depuis, mon sort tremble toujours  
Et je n'ai plus de mère où s'attachent mes jours.

Marceline DESBORDES-VALMORE (1786-1859)

*Poésies inédites*